Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **36 (1944)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bibliographie.

J. de Mestral Combremont. La Carrière d'André Carnégie. Un conte de fées. Librairie Payot, Lausanne.

Le sous-titre choisi par madame de Mestral Combremont est bien de nature à nous prévenir contre son ouvrage. Mais malgré cette faute de goût, la biographie d'André Carnégie, le grand mécène américain, créateur d'une des plus grandes fondations qui porte son nom et qui a enrichi les bibliothèques d'une bonne partie du monde, mérite d'être lue.

L'auteur s'est attaché à définir non seulement la carrière de l'homme d'affaires, mais également les grandes qualités du cœur qui, selon les propres paroles de Carnégie, déterminent la réussite. «Ni les bras, ni le cerveau ne font rien qui vaille si le cœur n'y est pas.» Par le cœur il entendait cette rare faculté d'entrer en contact immédiat avec les êtres humains, faculté qui échappe à l'analyse et ne peut être qu'une des faces de ce qu'on appelle le génie.

Ch. Sch.

Les Grands Courants de l'Histoire universelle. Par *Jacques Pirenne.* Vol. I. Des origines à l'Islam. Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

Les événements se succèdent à un rythme allucinant, contradictoires, imprévus, le plus souvent incompréhensibles parce que le fil d'Ariane de l'Histoire universelle nous échappe des doigts. Nous avons perdu la notion des lignes générales et la vue des lois fondamentales qui régissent la marche de l'humanité. Perdus dans le labyrinthe, nous cédons parfois à nous croire livrés sans remède au Minotaure, c'est-à-dire à la force brutale et à l'arbitraire, en oubliant que Thésée a fini par vaincre le monstre. Le livre de M. Pirenne vient donc au bon moment. L'œuvre est ambitieuse, mais la conception de l'histoire que développe l'auteur nous semble un gage de réussite. Il nous rend la notion d'un monde indivisible. « L'histoire, nous dit-il, est essentiellement une continuité et une solidarité ... Sans doute, les circonstances dans lesquelles ils (les problèmes) se présentaient il y a 3000 ou 2000 ans, ne sont plus celles d'aujourd'hui; la technique a profondément transformé le monde. *Je crois cependant que l'aspect humain des problèmes a beaucoup moins changé qu'il ne paraît à première vue.* » Nous souhaitons de pouvoir consacrer à cet ouvrage l'étude approfondie qu'il mérite.

T. Ch.

Jean Giraudoux. «*Sodome et Gomorrhe*». Edité par «Ides et Calendes», Neuchâtel.

Valéry Larbaud nous avertissait naguère qu'il écrivait pour le lecteur possédant voiture et compte en banque. En fermant le dernier livre du grand écrivain français, dont la mort récente a été douloureusement ressentie par l'univers littéraire, on peut se demander pour qui a été écrite «Sodome et Gomorrhe».

Assurément, pour le lecteur « privilégié », pour l'homme à loisirs qui, n'étant pas en butte aux problèmes réels, flirte avec de faux problèmes.

«Sodome et Gomorrhe» relève de la poésie philosophique. Pratiquement, c'est de la poésie gratuite dans toute sa somptuosité, «trop polie pour être honnête», comme dirait le peuple.

«Prends l'éloquence et tords-lui le cou», a-t-on envie de rappeler au poète. Se jouant de difficultés, Giraudoux jongle, spirituel et nonchalant, avec des objets fragiles et dangereux. Nous le suivons, éblouis et haletants, mais aussi merveilleuse qu'elle soit ce n'est que de la jonglerie.

Or nous sommes à l'époque de problèmes primordiaux qui ne souffre aucune diversion. L'homme est impérieusement et tragiquement réduit au

geste essentiel. Aux prises avec les fatalités déclenchées par le péché originel, il a — tâche urgente entre autres — à édifier la cité dans un monde régi par l'inéxorable «C'est à la sueur de ta face que tu mangeras du pain».

Et c'est à cette époque qu'un grand écrivain contourne l'homme se débattant dans les carcans de la terrible promesse biblique, pour porter «sa rose» à l'homme qui a escamoté le problème ou l'avait résolu en faisant suer doublement — pour deux — la face du voisin.

Le problème du couple posé par la pièce de Giraudoux n'est que prétexte pour variations musicales, prétexte pour déployer devant nous les miracles de la haute poésie gratuite, et le titre de «Sodome et Gomorrhe» est aussi arbitraire que le nom de St-Sauveur sur l'enseigne d'un bazar.

Tout ceci étant dit avec la franchise que nous devons au nom du grand écrivain, combien émouvante est la figure du jardinier, la seule vraie de cette tragédie, figure à travers laquelle transparait Giraudoux lui-même pour nous dire l'ambition et la place du poète dans le monde, sa propre place.

«Que tout ce que je puisse dire aujourd'hui, que tout ce que je puisse penser, et nourrir, et offrir, soit une fleur, évidemment c'est une grâce. Qu'en ce jour sinistre, Dieu fasse du jardinier une espèce d'arbuste à une fleur, un arbuste ambulant, toujours aussi maladroit, et gourd, et sot, mais à fleur, à une fleur qui embaume, c'est un choix, c'est un privilège, alors que les hommes sont tous en cette heure des arbustes à crime et à péché.»

«Ce que je dois comprendre de ma mission devient tout clair: être dans ce désarroi où le sang des hommes va couler en plais, en caillots, en rigoles celui dont il jaillit une fleur, et en parfum...»

Paroles fortes et belles, mais elles n'arrivent pas à nous faire oublier que dans un monde tragiquement ébranlé par tant de convulsions, à l'homme d'aujourd'hui qui tourne au poète une face ensanglantée, à l'homme criant sa faim et implorant *du pain*, Giraudoux n'offre qu'un merveilleux *gâteau*. *D. K.*

C.-F. Ramuz. René Auberjonois. Editions Mermod, Lausanne.

« Il importe peu que la vision qu'on a du monde soit fixée sur une toile ou confiée à du papier; il ne faut pas croire que la poésie soit réservée à la seule écriture, que le sens dramatique soit le monopole du seul dramaturge, ni le sens épuique, du seul poète épique. Et c'est pourquoi encore, d'un métier à l'autre, la fraternisation est parfois plus facile qu'à l'intérieur d'un même métier; c'est pourquoi on finit par voir que les mêmes questions se posent au peintre et à l'écrivain, pour ne parler que d'eux, et qu'ils ont, l'un et l'autre, les mêmes problèmes à résoudre. »

Avec clarté et netteté, Ramuz nous dit les sentiments qui ont inspiré son témoignage d'amitié personnelle et d'affinité artistique qui le lient à l'admirable peintre suisse René Auberjonois. Ce témoignage est si beau que nous n'osons en parler que par les propres paroles du poète.

« Nous avons vécu deux guerres, Auberjonois: c'est beaucoup pour une vie d'homme, deux longues guerres. Deux guerres sans nous battre et pourtant je crois que nous nous sommes battus à notre façon. ... Pendant que le canon tonne au loin, que chaque jour les hommes meurent par milliers, que le sang coule, ce qui se passe de terrible, c'est qu'on ne sait pas, qu'on ne sait pas très bien, justement, ni qui on est, ni où on va, ni d'où on vient, — et qu'alors on ne peut plus peindre (ou écrire).

Huit ans déjà, Auberjonois, et nous touchons à la vieillesse l'un et l'autre, et je crois que nous continuons à *chercher* l'un et l'autre. Et cependant la vie s'écoule, le temps presse, il faut se hâter. Et, chaque minute, on gémit sur l'emploi dérisoire qu'on fait de quelques jours qui nous restent, espérant encore mûrir, mais vient une saison où on ne mûrit plus; l'heure de la récolte est passée, on se dessèche. Vous le savez bien, Auberjonois, c'est grave, mais c'est pourquoi c'est beau et c'est pourquoi c'est grand. ... Nous voilà loin de l'esthétique, c'est tant mieux. Nous voilà loin de l'art, comme on dit, mais c'est tant mieux: car l'art se nourrit de quelque chose d'extérieur à lui, et c'est à l'unité

qu'on aspire, où cet autre chose serait en conformité avec les moyens extérieurs qu'on a de le rendre sensible, la cause avec l'effet, soi-même avec le peintre (ou l'écrivain) qu'on est quand même, l'homme avec l'artiste.»

Que le peintre Auberjonois mérite la place à côté de notre grand Ramuz, la place qu'il lui accorde lui-même, nous en voyons la preuve dans les excellentes reproductions de ses toiles qui accompagnent les lignes du poète Ramuz.

P. B.

Milosz, le Poète de l'Amour. Par *Armand Godoy.* Aux Editions de la Librairie de l'Université, Fribourg.

Un livre d'un poète sur un poète est toujours une belle chose; il sonne juste parce que le ton est donné par le respect. Et puis, le livre de Godoy est enrichi par le plaisir de la découverte. Milosz, ce grand poète lithuanien d'expression française, n'était pour moi qu'un nom auquel je n'avais pas eu la curiosité de donner corps. Comme je ne suis pas un «technicien» de la poésie, je me contente de céder naïvement à la beauté et à la grandeur des vers de Milosz que cite Godoy. Ceux-ci, au hasard:

Quarante ans.
Je connais peu ma vie. Je ne l'ai jamais vue
S'éclairer dans les yeux d'un enfant né de moi...

Ils m'émeuvent parce que c'est mon âge, et parce que j'ai un enfant, dont je ne sais peut-être pas assez combien ses yeux éclairent ma vie. C'est la mission du poète: faire entendre à chacun la voix de sa vie. On l'entend si distinctement chez Milosz...

T. Ch.

Armand Godoy. La Bonté de Charles Baudelaire. Editions de l'Aigle, Montreux.

Dans ce petit livre, M. Armand Godoy fait «flotter le drapeau» de la gloire posthume» du poète. C'est une contribution nouvelle à ce qu'il est convenu d'appeler la réhabilitation de Baudelaire. Quoi qu'on puisse penser, ce genre d'ouvrage nous donne toujours quelque chose parce que l'homme qui se penche avec amour, avec passion sur une œuvre, y découvre toujours, pour ceux qui n'entretiennent avec elle que des rapports sporadiques, de nouvelles richesses, de nouvelles raisons de remord, certes, mais aussi de nouvelles injonctions et de nouvelles promesses, et des forces et un appui. Le livre de M. Godoy est un appel efficace à Baudelaire, dont nous le remercions. *T. Ch.*

«J'ai vécu ce Désastre», carnet de route d'un combattant. Par *Willi Nicola.* Editions Spes, Lausanne.

L'auteur, né à Kreuzlingen d'un père français et d'une mère de nationalité suisse, jusqu'en 1939 chef de cuisine dans un grand restaurant de Zurich, nous donne un très émouvant reportage sur la «drôle de guerre» et la débâcle qui l'a suivie. Il confirme les témoignages que nous avons déjà eu l'occasion de lire sur la démoralisation progressive d'une armée dans l'inaction. Ecrit dans une langue alerte, ce livre est une excellente contribution à l'histoire de la guerre actuelle.

T. Ch.

Errata.

Dans la Bibliographie de notre pécédent numéro, une ligne a été sautée. Le sixième alinéa de la critique du livre «Œuvres poétiques de Louise Labé» doit avoir la teneur suivante:

«Le livre, conçu et édité avec soin et bonheur, s'ouvre par une «Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour» tirée du livre «Les yeux d'Elsa» d'Aragon, ce qui, assurément, constitue pour autant un hommage à Louise Labé qu'à Aragon lui-même.»